

Le sentier en poésie est un musée à ciel ouvert  
situé à Villar-en-Val (Aude) village natal de  
Joseph Hyacinthe Tranquillin Delteil écrivain  
(Villar 20 avril 1894 - Grabels 12 avril 1978)



Ici le temps va à pied

Ce matin l'œil est le prince du monde

Un cheval hennit quelque part  
jusqu'à la fin du monde

J'ai cent mille ans, je suis né ce matin

Ma devise, ouvre l'œil !

Il allait, sans souci de l'Histoire, le docile univers  
à la main. Heureux de son pied droit, heureux de  
son pied gauche. Heureux de l'espace et du temps.  
Il marchait depuis des siècles de secondes, depuis  
quelque préhistoire.

Je chante

les vieux  
sentiments,  
la chair fraîche,  
l'honneur,  
le naïf bon sens,  
la sagesse,  
le cœur,  
le ruisseau  
sur la mousse,  
le cosmos,  
le silence,  
tout ce qui  
est vierge,  
naturel,  
paléolithique...

Il s'agit de faire peau neuve, de pied en cap, dépouiller le "vieil homme". Faire table rase de toute la civilisation, fouler aux pieds toute la condition humaine, tout l'appareil social, toute éducation, culture, usages, habitudes, modes, rites, mythes, mimétismes, psittacismes, fouler aux pieds toutes bonnes manières, situation sociale, honneurs, titres, galons, argenterie et tutti quanti : strip-tease !

Il s'agit de redevenir le premier homme

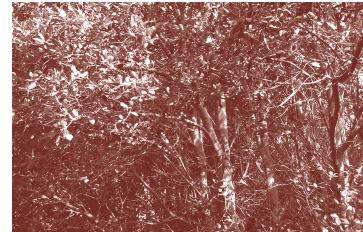
Je suis enfant, je ne suis jamais entré chez les hommes, j'ai fait une apparition, un tour de valse, puis foutu le camp au galop.

L'instinct la meilleure des torches

Mon innocence voilà ma boussole

Ah ! Savez-vous bien ce que c'est que ça, la terre,  
la naïve gratuité, la pure évidence de la terre,  
une terre fabuleusement physique,  
en chair et en os, les choses telles qu'elles sont,  
à l'état naissant, au sortir des mains de Dieu,  
jaspées, musquées, pommelées, le "corps de la terre"  
avec ses entrailles d'argiles vierges  
et de folles houilles, son poil de corail,  
ses veines d'eau, sa rousseur de pain, son odeur de bête...  
notre terre, ma sœur la terre...

Et comme l'on rêve pour la peindre  
d'une langue sœur, avec des gutturales de haute futaie  
et des voyelles de source !...



# Sentier à la Dame



*Yeux*

Il y a dans le monde, il y a eu "en ce temps-là" un *Paradis terrestre* ;  
la tendresse des arbres, l'ambiguïté des bêtes en sont les signes ;  
la "vraie vie", l'amour, l'art sont le souvenir, la vision, l'appétit,  
la résurgence, les vestiges, les fragments, les rêves du Paradis perdu.

Le monde est spécialement conçu à notre usage et délectation :  
le fleuve pour y baigner notre peau, les rossignols pour enguirlander  
notre oreille, la fourmi pour en faire une fable, la marguerite pour  
lire notre cœur. L'univers est notre maison, notre volière, notre jardin. Un  
bel espalier à la barbe de l'homme.

Nous avons d'innombrables sens inouïs, des oreilles d'une lieue,  
un nez comme une montagne, et des yeux, des yeux à en boucher  
un coin au soleil.

Ma peau, mes yeux, mes entrailles en savent plus long que vos  
laboratoires. Hors des sens, pas de salut. La division de l'être en  
cinq sens est une pure trouvaille mnémotechnique.

Evidemment, il n'y a qu'un seul sens, la peau. *Sauver sa peau* :  
c'est un assez beau programme.

*oreilles*

*nez*

*peau*

C'est notre peau qui a raison dit le lézard

Par-delà mes ancêtres,  
c'est tout le monde animal et végétal  
que je me sens dans les moelles,  
le coquelicot, le peuplier, la méduse, le renard  
et le lion - dont je ne suis qu'un spécimen.

Le sang est un grand voyageur

Il y a deux espèces d'hommes : ceux qui croient que l'homme est une espèce de singe, et ceux qui croient que l'homme est une espèce de Dieu.

On oublie sans cesse qu'on est singe...

Journée enchanteresse : un grand soleil, un grand silence,  
la peau immémoriale, le cœur simple ; au loin un chien aboie.

Accueillir la nature avec naturel, voilà le grand secret.

naturel

J'ai du geai à déjeuner, dit la buse.

La terre  
c'est le tremplin  
du ciel

Quel tintamarre que le matin ! Quelle rébellion d'atomes !  
Quelle foire à phénomènes !

Une guêpe vous court sur le haricot. Un milliard de mondes  
vous sautent aux sens.

Sire écureuil grignote pignes sur le plus haut pin, et vous fu-  
sille de coques.

Toutes les vaches à la ronde sont ivres de cloches.  
Feu au zénith ! Fée à bâbord ! Hi ! han ! fait l'écho.

L'imagination de la nature est inimaginable

Le génie, c'est la structure naturelle ;  
tout pinson est génial, tout arbre est génial.

Qui voit le chêne dans le gland voit Dieu  
dans le chêne : à la queue leu leu.

C'est mon œil qui conjugue le verbe aimer

Il y a trois printemps : le printemps des hirondelles, juste à l'orée de mars, un peu calendrier, un peu carte postale, d'ailleurs pas mal aigrelet d'aventure, et que ces demoiselles font souvent cocu ; printemps des yeux en somme. A Pâques, c'est le printemps du coucou, douillet personnage, magique sire, ah ! la première fois que j'entends le coucou, le princier passant, le légendaire écornifleur, là-bas. Là-bas ni vu ni connu, car lui c'est le printemps de l'oreille, ah! cela me ravit la source des entrailles, cela me baise la région inouïe de mon âme mieux que les plus nobles accents de votre rossignol (dont le nom après tout ne veut dire que : le petit roux). Et puis vient le printemps du loriot, en plein premier mai, printemps bondissant, farandoleur, déjà luxurieux, déjà canaille, avec sa palette jaune jeune et vert écrù, gras printemps des cerises et des gauloises amours, mais lui il préfère la fève, la priapique fève, voyez-vous, et la fermière a l'œil :

*Fermière, fermière,*

*Y'a du monde à la févière !*

chante l'oiseau-écho, à quoi l'écho répond :

*Ieu le birario*

*Ieu le birario*

Ah ! cette fois c'est bien le printemps du cœur.

C'était la fin de l'été, ce magique septembre entre fruit et cadavre, et déjà tout sensibilisé à la mort. Avec je ne sais quel maléfice dans la profusion, quel déclin dans l'éclat. Du vert vermillon au jaune en folie, la nature se meurt. Les arbres de toutes parts sonnent de la trompette, andante. Les renards songeurs, les alouettes de rêve perdent une patte, une aile. Le sang des bêtes s'allège, le sang des hommes transhume.

Le bien, le mal, ce ne sont pas des idéologies ou de la métaphysique, mais ce qui nous fait souffrir ou jouir.

Le bien c'est la pêche ou le perdreau, ou la femme.

Le mal, c'est la belladone, ou le serpent, ou le cancer.

Le mal la mort

Ce lézard avalé par cette couleuvre, où va-t-il ? Avec ses minces pattes palmées et son minuscule œil d'or ? Ses atomes, ses principes passent-ils dans le serpent, et devient-il substantiellement serpent ? Métamorphose, métapsychose... Puis, croqué par la buse, buse ? Puis charogne au soleil ? Puis simple carbone, pur azote, puis... Où va l'âme de l'homme, dans quel ciel ?

## Le bien c'est la vie

A ces naïves époques attraper un poisson était aussi important que de faire l'amour et roupiller au soleil aussi savoureux que de lire Baudelaire.

Vivre c'est avoir faim, envie, dents longues et lèvres goulues, œsophages roses et entrailles d'or.



La vie est belle et j'adore le Dieu qui m'a fait naître

Voici le banc, dit-elle, où nous connûmes pour la première fois la saveur mutuelle de nos lèvres. Te souviens-tu ? Le crépuscule mourrait au ciel immense, dans une décroissance graduée de bruits, de couleurs et de formes : nous étions seuls en présence de l'Être énigmatique qui grandissait jusqu'à devenir l'Amour. La nature entière était de connivence avec nous. L'ombre émue des arbres nous prêtait son mystère, et la brise amollissait les aveux de nos bouches.

Tout l'ineffable est dans les yeux, tout le solstice, tout le perlimpinpin...  
Les yeux, une goutte de ciel incarnée entre deux paupières.

# perlimpinpin

Pour moi,  
toute la  
femme est  
dans la  
cuisse...  
Une cuisse  
de haut vol,  
ingambe,  
jambagée,  
sveltissime,  
arc-boutue,  
perlimpinnette,  
jaculatoire...

C'était une belle jeune-femme  
de vingt-deux ans, grassouillette  
comme une caille, mordorée  
comme un brugnon, la peau vé-  
nitienne, l'œil andalou.  
Et un cœur de pure chair.

Le jour est une femme en tenue de gala la nuit est une femme nue

La peau d'une femme est une Amérique

Toute la Terre devenait poreuse, attirante comme une épouse

# femme

Le pire de la femme est qu'elle est femme jusqu'à l'âme

On n'en a jamais fini avec la femme Dieu merci !

Il y a trois catégories de femmes  
les visibles  
les parlantes  
et les odorantes

Tout homme qui une fois a "connu" la femme, en garde à jamais  
dans les moelles l'illumination et le soupir, indélébilement...

L'homme est un être simple, candide, crédule, avec  
une grande âme et de grands pieds ; mais la femme...

Je ne suis pas mante ; la femme que j'ai un jour  
aimée, m'est amie dans les siècles des siècles.

Et puis jamais fille ni salade ne fut trop farandolée !

L'amour est indicible, sinon impensable ; quel mot  
pourrait dire cette sacrée bestialité, cette exquise folie,  
cette communion d'entrailles ?

Naturellement je ne crois pas à l'amour, ni à la religion,  
ni à la patrie, simples étiquettes : il n'y a que des amoureux,  
des saints, des héros.

L'idéal, c'est le rut. Un roulement de tambours, et puis  
la grande paix.

Oui on meurt d'amour, par millions, par peuples en-  
tiers ; je veux dire d'absence d'amour.

Grosse, le phénomène par excellence,  
le plus extraordinaire,  
le plus historique,  
le plus magique,  
le plus idolâtre,  
le plus fondamental.

Grosse par le miracle de l'homme, grosse par la grâce de Dieu.

La femme sait porter neuf mois un enfant, porter neuf ans,  
neuf cents ans un rêve d'homme.



Bonjour Marie ! Quelle  
grâce sur vos joues !  
Vous en avez de la veine  
entre toutes les femmes,  
le Seigneur est votre ami.  
Et qu'il est beau votre  
bébé, le fruit de votre ven-  
tre, Jésus !

Mon amour,

Viens ! Je t'attends à travers la terre ! Mes mains sont folles de toi et tout mon corps te désire. Je sens encore dans mes doigts la forme dure de tes côtes alternant avec la douceur démoniaque de tes jambes. Tu avais les oreilles aussi grasses que mon ventre, des oreilles que je palpais en fermant les yeux, dans la cave, parmi les tonneaux de vin, des oreilles équivoques. Je me souviens de tes biceps et je respire chaque jour tes poumons. Tu es chaud et vaste, pareil à une multitude de mains, et soudain pareil à une main unique. J'ai les flancs ardents sous ma robe de bure, et je suis toute brûlante à cause de toi.

Viens ! Je t'attends à l'angle du Nord, à l'heure trouble où sur les troupeaux court un frisson de volupté et de lune. L'instant est âpre, doux et nuptial comme si fleurissait un oranger européen depuis Moscou jusqu'à Séville. Un arbre est autour de moi, et toutes mes veines sont un platane blanc. Viens, mon bien-aimé, me prendre dans tes bras et m'emporter au fond de ton cœur.

Un homme c'est plus qu'un chef-d'œuvre plus qu'une cathédrale

Bonne femme qui est le féminin de bonhomme (*cathare*)

Les enfants sont la chair de notre âme

L'enfant c'est de l'humain à l'état pur

J'ai le grand vice je n'aime pas ce qui est bon mais ce que j'aime

Les joues en feu et le cœur frais

Bah ! S'il faut un uniforme à la liberté pourquoi pas à poil ?

Le mot le plus mystérieux de l'enfance et de l'homme : s'amuser

Je suis chrétien voyez mes ailes

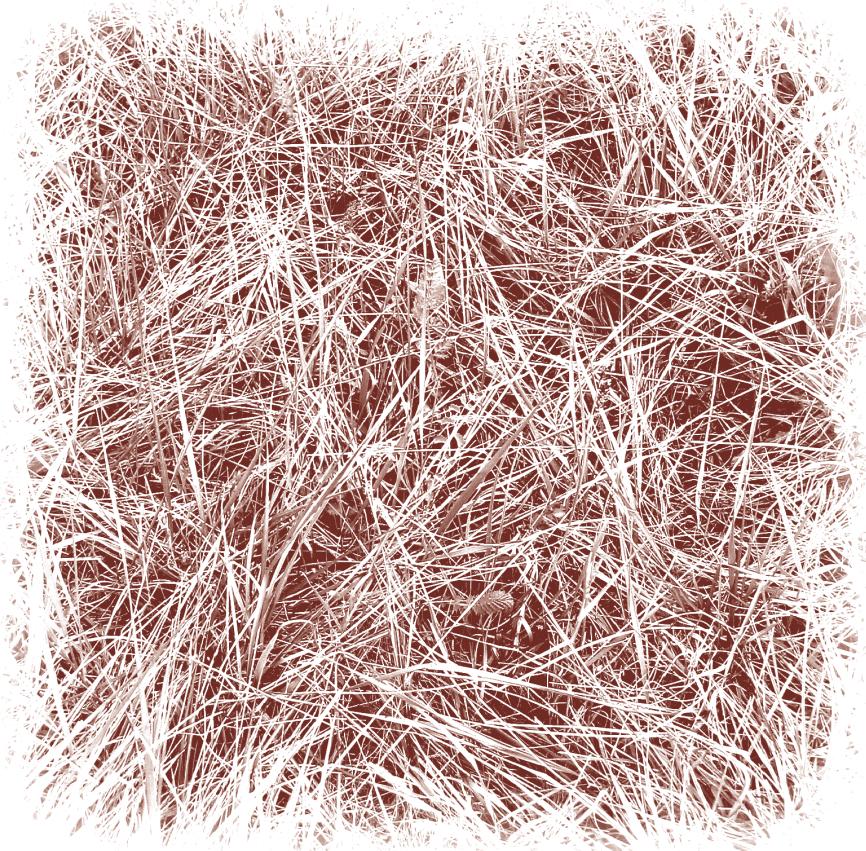
je suis païen voyez mon cul !

# *Secret*

Que voulez-vous que j'attende du saint sinon son secret ?

Le saint haut sur ses échasses d'âme

La prière c'est-à-dire le désir



Oui j'ai chanté l'amour, j'ai chanté la chair, j'ai chanté le plaisir. La sensualité, la très innocente sensualité, me semblait la vérité première, la pure grâce. Je l'ai chantée en gros et en détail, avec bonne foi, naïveté, crudité comme *rosa la rose*. J'ai chanté le corps, le tendre, précieux, fragile corps, et pour tout dire d'un roide mot : mortel. Le corps glorieux, le mystère du corps, le coït ce jaillissement d'étoiles, les étoiles cette volée de sperme. Honneur au corps ! Respect au corps ! Inexpugnabilité, immarcescibilité du corps ! J'ai chanté les lèvres et les entrailles, la cuisse et le sein, j'ai chanté les yeux, j'ai chanté les salives, les belles sueurs, les humeurs et le poil... J'ai dit, voire hardiment, les merveilles, les délices et jusqu'aux folies de la volupté.

J'ai mis sur le pavois les faits et gestes de la chair, érigé le plaisir en majesté. On avait insititué autour de l'amour une espèce de terreur. Tout était fardé, maquillé, truqué ; masqué de mythes, couvert d'alluvions : j'ai tout foutu au soleil. Les choses étaient incognito, les mots tabou : j'ai tout lavé à grande eau, tout "cloué nu aux poteaux de couleurs".

Ce que j'ai fait dans l'ordre de l'art, je le revendique aujourd'hui dans l'ordre de la morale et de la pensée. Ce que j'ai dit innocemment, je le revendique en connaissance de cause. Je pensais (je pense) qu'on ne peut fonder une morale sur le mensonge et l'hypocrisie. Le premier commandement de l'homme, la pierre fondamentale, c'est la vérité.

La vérité est la grande catharsis. Dire toujours la vérité, peindre toujours la vérité. Rien jamais n'est pire que le mensonge. Hors de la vérité pas de salut.



Que cela fasse difficulté, fût-ce aux meilleurs, et qu'aux enfants, aux malades, aux esclaves, il y faille nuances et masques, peut-être. Sans doute "n'est-il pas bon que tout le monde me lise", comme dit Lautréamont. Mais l'honnête homme, l'homme libre a droit à la vérité absolue.

Et sans doute faut-il que ce soit un naïf comme moi, un innocent de village qui chante ingénument la femme et l'amour, et qui proclame la morale du plaisir. Il y faut un esprit de simplicité, un juvénile bon sens et comme de la bravoure, une espèce de quichottisme quoi, que quel autre que moi eût de gaieté de cœur arborés ? Sous une autre plume, ou frivole ou marchande, quelle farce !

L'homme est créé et mis au monde pour être heureux, le plaisir est son climat naturel, la sensualité son instrument idéal ; j'entends le plaisir total, le contentement absolu du corps, du cœur et de l'âme, indivisibles. Sensibilité et sensualité sont les deux mamelles de l'âme : sensible à la fleur, à l'oiseau, à Beethoven, à la femme, au soleil.

Oui, j'ai chanté naïvement le plaisir, et me fais gloire de ma croisade. Ce ne sont pas des péchés de jeunesse, que diable, mais ma profession de foi. J'ai été assez pur à vingt ans, j'ai eu assez d'innocence et de force pour voir la vie toute nue, pour la chanter toute crue. Telle est la morale paléolithique.

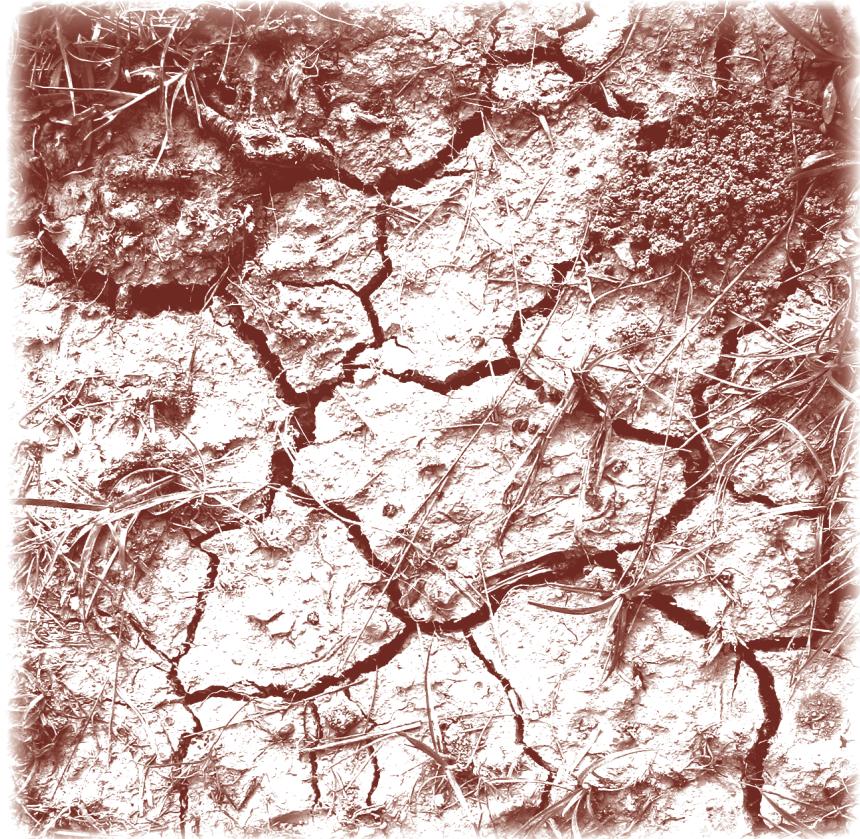
*La Deltheillerie*

Il n'y a pas de plus beau geste  
que de ramasser  
un grand pan de monde  
entre deux bras d'homme

A quoi bon rêver si on a les mains plus petites que le cœur ?

Le paradis perdu c'est la chair

le Sentier en poésie



On avait perdu la chair, j'ai levé le doigt comme un enfant à l'école, et j'ai crié : "Euréka, je la vois, je la vois...!".

Chaque jour je veux  
une heure de solitude  
une heure de rire  
une heure de cheval  
une heure de folie  
et vingt-quatre heures  
d'amour

L'amour... Là tout le monde s'affole, s'enthousiasme, déraille,



L'amour, voilà mon talisman

triche, c'est la pétarade.

L'amour trône in excelsis,  
il est rare comme la fleur de  
l'aloès, légendaire comme la  
reine de Saba, mystérieux  
comme la  
licorne, monstrueux, quoi !

Je respecte les idiots, les ânes, les vierges, les fous, les bergères,  
l'innocent du village, les enfants de Marie. J'aime les grands escogriffes,  
les petites midinettes, les vieux curés, les épiscopes, les bûcherons, en vrac.  
Chaque homme est mon ami, chaque femme ma bien-aimée -  
jusqu'au sophisme, ô Sophia ! Je suis chrétien voyez mes ailes,  
je suis païen, voyez mon cul.

Mes ennemis même je les tolère. Qui me provoque en est pour ses frais,  
qui m'humilie me rengorge. A tout taureau miséricorde !

Qui me boude, je lui fais les gros yeux, qui me fait les gros yeux,  
je lui tire la langue, qui m'égratigne, je lui ris au nez.

Aux imbéciles je lâche mon encre comme la seiche,  
aux gendarmes mon esprit, aux barbares les chiens.

Je fais la sourde oreille à l'insulte, je chie à qui me lèche les pieds,  
je suis barbu, on ne passe pas !

Mon père bûcheron,  
ma mère buissonnière...

J'avais des culottes de velours vert et une petite sœur derrière l'écluse

L'essentiel de moi c'est peut-être le fils du charbonnier, le carbonaro

*carbonaro*

Je vins au monde un jour de vent,  
dans un tas de bruyère, au soleil.  
Cela advint en quelque forêt  
d'alisiers et de chênes verts,  
en Languedoc cathare, vers la  
troisième heure, qui est l'heure de  
vêpres. Ma mère était allée cueil-  
lir des arbouses ou des glands,  
que sais-je ? Ou peut-être obéis-  
sait-elle à ce hasard divin,  
à ce Dieu hasardeux qui portent  
en tous lieux l'homme en croupe.  
Il faisait chaud, et sans doute en-  
tends-je encore parfois dans mes  
veines, les soirs de fièvre,  
ce délire d'insectes rayonnants  
et ces durs cris d'oiseaux qui  
éblouissaient à cette heure les  
bois. Soudain elle porta les mains  
à son ventre, du propre geste  
d'Andromaque. Elle chut volante  
sur la bruyère en fleur. Les cigales  
dans l'air, à la baïonnette !  
Et c'est là que je pris substance,  
parmi les chênes et les mousses,  
dans une solitude ardente, face au  
ciel que j'aime.



Le patois a son génie propre, il est souvent plus bref et plus cru, il engrosse un peu les choses. C'est le patois si peu apte à la psychologie, à la pensée, qui a donné à mon style ce caractère concret, sensationnel. Le patois, cette langue grosse et brillante, faite pour l'injure et pour le soupir.

Je parle souvent patois, ou du patois, c'est parce qu'il est le plus proche des origines, le plus riche de sperme, et le plus sacré.

Que de fois ai-je senti palpiter en moi je ne sais quel écho, quel rappel des âges antiques, cru entendre au fond de mes moelles le pied nu de quelque ancêtre celte ou le rauque cri d'un cavalier mongol, passer la silhouette furtive de quelque aïeule païenne ou primate, comme si ma vie était cousue de fragments de vies déjà vécues, dans les anciens temps...

L'enfant n'est qu'une espèce de sac où chaque civilisation jette pêle-mêle ses langages, ses techniques, ses façons de voir et de sentir, ses idéologies et ses religions. J'ai donc reçu avec le lait de ma mère, jusqu'à cinq ans, l'éducation occitane, je veux dire non seulement la langue mais les sensations et les sentiments occitans. Equipage qu'un simple changement de langue ne saurait modifier fondamentalement. Sur le plan pittoresque, le passage de l'occitan au français, en ce qui me concerne, se fit à coups de bâton littéralement ; à l'école communale, le français était de rigueur ; à chaque mot de patois qui m'échappait, l'instituteur m'assénait un formidable coup de règle ! Je suis resté foncièrement occitan dans les moelles. Il ne s'agit pas de simples "tournures" ; c'est toute ma nature occitane que j'ai transportée avec armes et bagages dans la langue française. D'où le mal qu'ont les professeurs de français à me reconnaître de leur nation et de leur obédience. C'est qu'à cinq ans l'homme est fait absolument. Et, quoi qu'il advienne désormais, il ne s'agit plus que de traduction, d'habillement...

*La Deltheillerie*

**Je suis né le 25 décembre à minuit,  
d'une moujique et d'un grand-duc.**

Mon père avait le teint blond, une barbe de pope et des sourcils de dieu. Il fumait des havanes par le nez, et se soûlait d'une vodka spéciale confectionnée à Tsarskoié-Selo dans un monastère de vierges à poil. A pied il ne manquait pas de sentimentalité, ses jambes tendrement prises dans de hautes bottes de cuir suave. Mais à cheval, il n'était que torse, comme s'il eût fourré ses deux bottes dans les oreilles de sa monture. Il avait toujours un long jonc à la main, dont il fustigeait sans relâche l'air, la morale et la Russie. Tout le jour, il chassait le renard et le lièvre, le long des lignes de chemin de fer. Le soir, on le voyait, assis dans sa chambre, en gants de loutre et en habit noir, lisant Tolstoï à la clarté d'une chandelle.

*Choléra*

**Nasquèri un 25 de decembre, a mièja nuèit,  
d'una mojica e d'un grand-duc.**

Mon paire èra rossèl del morre : una barba de pòpa ambe d'ussas de dieu. Fumava los havanas pel nas e se bandava amb una vòdka especiala confeccionada à Tsarskoiè-Selò dins un monastièr de piucèlas vestidas de sa pèl. A pè, mancava pas de sentiamentalisme, las cambas tendrament pres-sas dins de bòtas de cuèr suau. Mas, a chaval èra pas pus qu'un fotral de pitral, coma s'avià enquil-hat las doas bòtas dins las aurelhas de son èga. Avià, de lònga, una abarina longa a la man e ne foitava de contunh l'aire, la morala e la Russia. Tot lo manne del jorn, caçava lo rainal e la lèbre lòng de las linhas del camin de fèrre. Lo vèspre, l'aviás aqui, assetat dins sa cambra, en gants de loira e vesti roge, a legir Tolstoï al lum d'una candèla.

*Colerà*

Ils allaient maintenant de plus en plus augustes, de plus en plus mirliflors...  
zou ! zou !... trique-traque... de ville en village, de ferme en bourg...  
fouillant castels et cabanes... sondant les moindres piaules, les troglo-  
dyties... fourrant le nez aux lucarnes, aux écluses... éventant les mar-  
chés... cassant les vitres... Jésus en tête... Il entrouvrait les portes,  
passait la tête dans l'entrebaîlement, flairait l' "homme"... - Bon ! Bon-  
soir !... Ou bien - Bon pour le service !... Toisant le petit apprenti cor-  
donnier, là, avec ses oreilles cavalières... et le boueux musqué, là-bas,  
à cheveux de zodiaque... et cette double dentellière aux mains mam-  
mifères... ce clerc de notaire bourbonien... ce chevrier à chapeau chif-  
fre sur ses chiches échasses... ce corps carrier amoureux de marbre... ce  
jardinier tors qui sème l'arbre du Bien et du Mal dans un verre d'eau...  
le ramoneur à astres... la grue à cœur d'hercule... le paralytique qui  
joue de la lyre... la gardeuse d'oies sénestres... le cannibale épique...  
le pêcheur pacha... - Bons pour le service ! bons pour le service !...  
La grand'cueillette des "simples", tout ce qui a faim, soif, désir, brûlure,  
signe, chimère, levain, chaleur, humeur, vent, grand pied, dent longue,  
mâle rage, salive drue, poumons incarnats, reins d'or, tous les fous,  
tous les fous : - Bons pour le service !... **Mobilisation générale**  
**de l'âme ! En avant !**

Jésus II

*E ara caminavan, de mai en mai solemnes, de mai en mai mirliflòrs. Zo, zo,  
zo... Trica-traca... De vila en vilitge... De bòrda en ciutat... furgant per castells  
e cabanas... sondant la pus mendre barraca, las trogloditariás... metent lo nas  
als fenestrans, a las paissières... ventalhant los mercats... copant carrèus...  
Nostre-Sénher en tèsta... Entredubrissià las portas, passava lo cap entremièg,  
niflava "l'òme" : - Bon. Salut. O alavetz : - Bon pel servici. Ardit !... Amesurant  
l'aprendritz son pèl de pichonèl, aquí, amb sas aurelhas cavalièiras, e l'esco-  
bilhaire muscat, aval, amb zodiac... aquesta dentelièira dobla e sas mans ma-  
mifères... aquell clèrgue de notari borbonian... aquell crabièr jol capèl chifre, jucat  
sus las gigas chichas... aquell còs-carrièr amorosit de marbre... aquell ortalan  
bistòrt que semena l'arbre del Ben et del Mal dins un veirat d'aiga... lo ramo-  
naire de las ensenhas... lo paralitic tòca-lira... la putarassa e son còr d'Er-  
cules... la gardaira d'aucas senèstras... lo cannibal epic... lo pescaire pachà...  
- Bons pel servici ! Bons pel servici ! Es la gran culhida de "simples", de tot çò  
que a talent, set, desir, cremadura, signe, quimèna, levam, calor, umor, vent,  
pé grand, dent longa, enràbia pebrina, saliva druda, palmons incarnats, ron-  
hons d'aur, totis los cabords, totis los cabords : - Bons pel servici !*

**Mobilizacion generala de l'arma ! E ardit !**  
Nostre-Sénher lo segond

Il est né, vous le savez, dans cette ville d'Assise, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle... une cité comme tant d'autres en Italie, perchée sur sa colline avec un roc au bout... toute une petite nichée de maisons bariolées, ocre, pistache, terre de Sienne... ses hautes murailles par pans et masses, ses places équestres, le campanile arborescent, le cocagne palazzo... où parmi chiens chiennant et mouches mouscaillant, parmi pigeons à pied, chats et mules, grouillent, jacassent, trottent, pleurent, rient de drôles de créatures brassues et pattues, mi-insectes mi-mammifères : les hommes quoi !... avec aux alentours dans le dévalement des oliviers et des vignes, dans le détail du ciel, je ne sais quoi de follement tendre, quelle ambiance, un parfum... la marque de fabrique de Dieu... Par là-dessus, un vaste quadrilatère d'azur azur...

Né, c'est à dire débarqué, jeté à la côte, tombé du ciel. Par un incroyable hasard, des milliards d'incroyables hasards (tant d'imbroglios de spermatozoïdes depuis la préhistoire !) un beau jour François "arrive sur la terre" (comme Robinson dans son île). Né ce matin comme vous et moi, d'une femme, une bestiolette comme une autre, un animalet, le bébé de Dieu.

Il est là. *Dasein*. Le monde est là. Et la lanterne-soleil à la main, l'enfant part à la découverte de la vie.

François d'Assise

*Es nascut, o sabètz ben pro, dins aquela vila d'Assisi, a la fin del segle XII... una citat coma tantas maitas en Itàlia, crincada sus son truc amb un ròc al bot..., tota una nisada pichonèla d'ostals mirgalhats, rossèls, pistacha, tèrra de Siena... sas nautas muralhas per pans e maças, sas plaças cavalièiras, lo campanal arborejant, lo palazzo caucantha... ont demèst gosses gossejant e moscas moscalhant, demèst pijons a pè, cats e muòlas, se gromilhan, barjacan, trepon, plorinejan, rison de bisarras creaturas braçadas e patridas, mitat insectes et mitat mamifèrs : los òmes, ane... amb tot a l'entorn, dins la davalada dels olius e de las vinhas, dins lo detalh des cèl, te sabi qué de fòlament mofle, quina ambiença... una sentor... la marca de fabrica de Dieu... et per dessús tot aquò, un vast quadrilatèr d'asur asur.*

*Nascut : valent a dire desbarcat, escampat a la còsta, tombat des cèl. Per un asard qu'es pas de creire, de miliards d'asards increables (tant d'embrolhas d'espermatozoïds Dempuèi la preistòria !) un bèl jorn Francés t'arriba sus la tèrra coma Robinson dins son illa. Nascut de matin, coma tu e ieu, nascut d'una femna, d'una bestioleta coma tantas n'i a, un animalet, lo nenet de Dieu.*

*Es aquí. Dasein. Lo mond es aquí. E lo lumsolelh a la man, l'enfant partís a descobrir la vida.*

Francés d'Assisi

Le cœur c'est encore le plus haut point de vue de la terre



Jeanne vint au monde à cheval  
sous un chou qui était un chêne

Je suis entré dans le langage  
à la hache comme un bûcheron

Il s'agit pour moi de trouver les mots,  
le tournures, les "créatures verbales"  
qui soient clefs et sondes, qui déclenchent  
la vision qui fasse mythe. D'atteindre  
en l'homme, par-delà les civilisations et les  
intelligences, la région immémoriale,  
vierge, sacrée d'avant le Péché, d'y éveiller  
la libre essence des choses,  
d'y enfanter à même la vie...

Je suis le braconnier de l'esprit

- Grammaire, que veux-tu pour ta fête ?
- Une syntaxe avec des seins.

Prends la maquis l'ami le maquis de l'âme

La vérité ne passe la rampe qu'à son heure  
lorsqu'elle est mûre - comme une tomate

Jouir, qui est le verbe de l'âme...  
*innocemment*

Jouir, te dis-je, innocemment, sale macaque !  
Intelligemment, espèce de con !

Quand la bonté passe, le pêcheur plie ses filets,  
le paralytique a les fourmis aux jambes, le notaire  
voit rouge, le merle emperle son caca, l'obsène  
se mouche, la pire putain s'empucelle, le siffleur  
se coupe le sifflet, le scélérat fait dans ses culottes,  
le bossu emmerde sa bosse, le soldat fait le zouave,  
la mule est mille-pattes, le figuier stérile bande,  
l'avare rit... quand la bonté passe...

*bonté*

Non, non, non, le rôle de l'artiste n'est pas  
de vivre avec son temps, mais à printemps  
et à contretemps.



Il fait chaud et vaste. Le firmament est une grosse poitrine d'ours toute velue de rayons de soleil. Je suis heureux comme une puce dans le poil.

La plaine en chaleur ouvre son ventre. Les arbres suent. Deux grands platanes se gonflent comme deux seins verts. Partout des vignes. De chaque côté de la route, sur les collines, des vignes rousses à muscats noirs, des vignes vertes, des vignes écarlates. J'ai soif. J'ôte mon veston, et je le jette dans un champ comme un archange et je pèse sur le sol mûr. Je sens le jeu de mes muscles dans mes jambes, le spasme d'oxygène qui jouit de mes poumons. La santé du monde me communique sa plénitude, l'ivresse de la terre s'installe dans mes moelles, la volupté physique, de minute en minute, gravit mes mollets, prend possession de mes cuisses et du bas-ventre, assaille les tripes, le foie, la veine porte, fait irruption dans mon cœur, monte, monte, à travers mes artères, splendide jusque dans l'orbite des yeux, jusque dans les lobes du cerveau. J'absorbe avec avidité les aliments to-

Choléra

.... Oiseaux, copeaux de vie envolés de la varlope du Charpentier du monde, parcelles de substance aristocratique, molécules d'être, points d'espace, oiseaux, pollens volants, véhicules des germes et des causes, lignes d'anges, chœurs de coeurs ; je vous ai, oiseaux, appelés "mes frères" dans la plénitude de la fraternité.

J'ai voulu me mêler à vous de toutes les gouttes de mon sang. J'ai voulu communier en vous et que vous communiez en moi. Au faîte de mon imagination, je vous ai vus au bord du ciel comme les images de Dieu. Je vous aime, oiseaux, parce que vous connaissez le vol. Vous êtes le prolongement de mes yeux et la personification de mes rêves. Je vous sens autour de moi et je vous sens en moi. Vous êtes mes satellites et je suis votre planète centrale. Vous êtes les forces centripètes de mon moi, les nerfs de mon arrondissement. Mes frères les pigeons et mes sœurs les mésanges, et vous alouettes mes filles à travers la matière indivisible, n'êtes-vous pas les particules de ma sainteté, n'êtes-vous pas nés de mes veines et éclos de mes œuvres, n'êtes-vous pas aux balances du ciel les similitudes de mon âme et les moelles de mon essence ? Mes frères les oiseaux...

*François d'Assise*

O féerie ! Près de l'eau, sur un tertre crayeux, entre des paravents de bruyère naine, c'est le dancing des lapins. Ils sont quatre petits lapins gris-bleu, avec des airs de papillons. Ils dansent graves et fols, tantôt droits, tantôt roulant comme des toupies, dans une hallucination de soleil. Dans ce cadre mystérieux, où l'eau se marie au ciel avec un anneau de feuilles, sous la lumière drue, les petits lapins mêlent leurs petites pensées. Ils baissent l'oreille, horizontalement, ils pointent la moustache, ils rient, ma foi, ils rient d'un étrange rire lunaire, blancs comme des clowns. Ils se postent en quadrille l'un en face de l'autre, ils s'avancent à coups de culs avec des mines de princes, ils plient la patte ensemble, soudain font volte-face, ils se dandinent, esquissent un pas d'oie exquis, se grattent la fesse le nez au ciel. Un, deux, ils pirouettent à perdre haleine, s'arrêtent secs, éblouissants. Ainsi, la queue plus blanche qu'un lis, l'œil plus profond qu'un rêve, avec mille grimaces, mille rites, des entrechats aigus, des déboulés de feu, des sauts de carpe et les quatre fers en l'air, ainsi dansent dans l'herbe les petits lapins bleus.

Mais une feuille tombe : quatre bonds, quatre culs blancs ! Plus rien !

*La Fayette*

La première dent ! Oui c'est un phénomène solennel, une date dans l'histoire de l'homme. La dent imprime à la vie son sens véritable. Jusque là, l'être était étranger et idéal, d'espèce spéculative, encore ange. Mais la dent signifie : lutte, parce qu'elle signifie : manger. Le fondement de la vie est la nourriture, et le fondement de la nourriture est la lutte. La dent est à l'origine de la guerre et de la prostitution, du mal et de la mort. Première dent, ah ! Comme tu m'apparais chose grave, et comme cette mère a raison de te considérer avec beaucoup d'attendrissement et avec un peu d'effroi.

Mais déjà les signes de l'Humanité se multiplient. Il n'est plus temps, bébé, de retourner en arrière, dans le royaume de la larve. Le vent de la race t'entraîne dans les voies du genre humain. Bientôt Jeanne fait le premier pas. O majesté du premier pas ! Inoubliable miracle de la verticalité ! Voici que cet être qui n'existe qu'à l'état horizontal, dans l'attitude de la minéralité,, dans le contact et la servitude du sol, voici qu'il s'élance dans une droite libération, voici qu'il se tient debout, les pieds sur la Terre éternelle, la tête au ciel !

Enfant, enfant, de toutes parts je vois accourir vers toi les symboles de ton destin. A peine si tu commences à marcher seule, et déjà voici que tu gazouilles, voici que tu convoites le Verbe. Tu gazouilles, chérie, dans un grand déluge labial, et ton gazouillis évoque la naissance d'un noble univers au sein de l'immémorial chaos. Les sons autour de ton corps choisissent leurs belles places. Ta langue et ton larynx prennent consistance et signification. Déjà tu t'exprimes, et je ne sais rien de plus difficile, enfant, que de s'exprimer. Le Verbe est en toi, et le Verbe s'est fait chair, et ta chair s'est faite Verbe.



Hymne au Verbe

O Verbe, Verbe tétradactyle et quadrangulaire, assises de la pensée et armature de l'esprit, instrument de mesure et de précision, distribution et articulation de l'idée, fondage et moulage, tentative de groupement et d'unification, essai d'harmonie, ô Verbe substantiel et volatil, Verbe spatial et temporel, pourvu de valeur physique et de sens moral, Verbe lisse et Verbe haut, ô Verbe, je suspends à tes épaules toutes les cordes de ma voix, et je consacre à ton autel toutes les parties de mon corps !

Jeanne d'Arc

La civilisation moderne, voilà l'ennemi.

C'est l'ère de la caricature, le triomphe de l'artifice.

Une tentative pour remplacer l'homme en chair et en os par l'homme-robot.

Tout est falsifié, pollué, truqué, toute la nature dénaturée.

Voyez ces paysages métallurgiques, l'atmosphère des villes corrompue,  
les airs et leurs oiseaux empestés d'insecticides, les poissons empoisonnés  
jusqu'au fond des océans par les déchets nucléaires, partout la levée des substances  
cancérogènes, la vitesse hallucinante, le tintamarre infernal,  
le grand affolement des nerfs, des coeurs, des âmes, à la chaîne,  
à la chaîne vous dis-je...

Telle est la vie industrielle, la vie atomique. Le grand crime de l'homme moderne !

Au feu ! Au feu ! A l'assassin !

*La cuisine paléolithique*



Un paysage qui m'est cher il me manquerait dans le Paradis

La grâce que les marins appellent le vent

Nos bras sont des ailes  
Nous étions oiseaux

Ce que tu rêves fais-le !

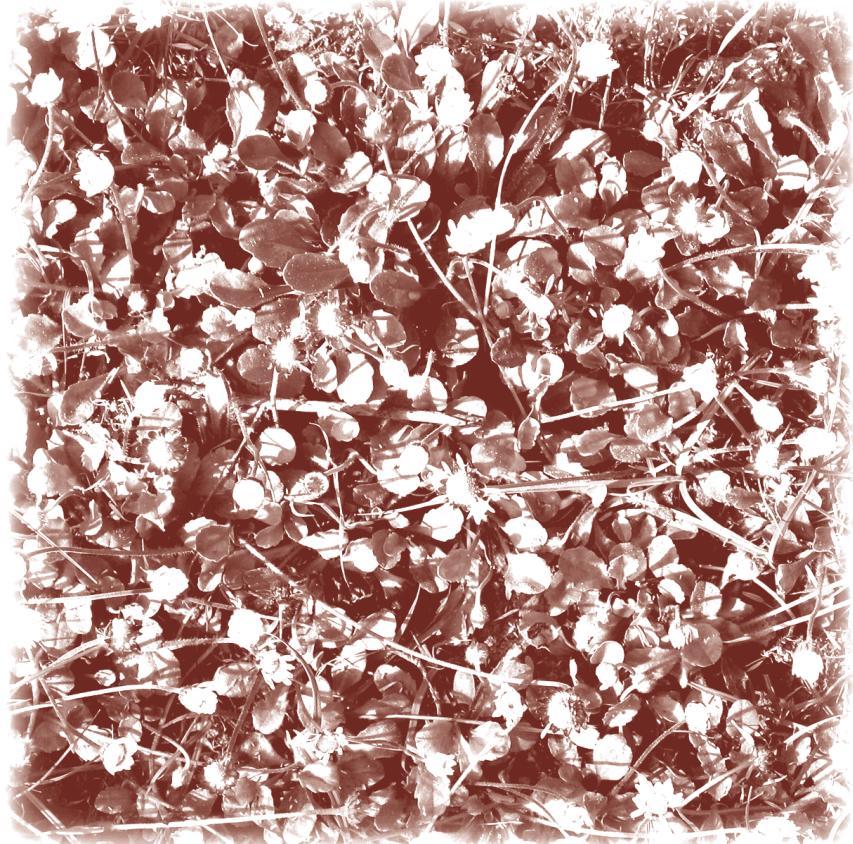
Mon Midi a un étrange goût d'Orient.  
Tout ce midi au physique net,  
au cœur mi-albigeois, mi-romain,  
il sent les vieilles patries de la  
méditation et du verbe !...  
Cherchez l'Orient à vos pieds.  
L'Orient de la France, c'est le midi.

Le cœur fou et la main large

Il y a plus de baisers sur terre que d'étoiles dans le ciel

La mort cette voie lactée d'âmes entre terre et soleil

Le bonheur c'est le mot de la fin



*J'ai confiance  
qu'il y aura toujours  
de par le monde  
une certaine famille d'esprits  
rares et baroques  
pour se plaire à ma chanson*



- A la bonne vôtre...
- Sensible...
- Mêmement !

Le sentier a t imagin par Magali Arnaud et Philippe Forci en 1994 l occasion de la Grande Deltheillerie du centena

Con u et r al*in naturalibus* par Philippe aid de l ONF de nombre de ses amis et des scouts de Versailles avec le soutien financier ~~SPCE~~ et du Conseil G nral de l Aude il est gracieusement ouvert toutes et tous, toute l ann e

Pour tous renseignements s adresser la Mairie :  
13, rue Joseph Delteil 11220?Villar?en?Val

*Cet ouvrage est dédié à Yvan et aux vivants du sentier*

Traduction occitane Yves Rouquette  
Maquette Annie Lebard / Photos Jean?Claude Cartillier

